



Par Brigitte Ollier, juin 2005

NOIR NOZOLINO

Porto consacre une rétrospective au photographe portugais dont l'oeuvre intense fait écho aux tragédies du siècle.

Au musée d'Art contemporain de Serralves, où les touristes se jettent à terre avec leur clic-clac pour saisir la photogénie des lieux signée Alvaro Siza, Paulo Nozolino expose 79 photographies en noir et blanc. Le titre à lui seul, «Far Cry», condense l'intensité de cette rétrospective dont on sort éprouvé, comme si l'on avait soi-même accouché des images dans une indicible douleur. Pour preuve organique, ce long couloir gris qu'il faut emprunter pour sortir de «Far Cry», et qui est recouvert de quelques mots de Rui Nunes, extraits du livre publié par Steidl. «Nãõ há fuga» («Il n'y a pas de fuite»), écrit le romancier portugais, résumant ainsi, en une seule phrase, trente années du travail de Paulo Nozolino, né le 21 mars 1955 à Lisbonne.

«Nãõ há fuga» aurait pu être un bon titre, mais Nozolino avait déjà le sien. Que veut dire «Far Cry» ? «C'est un cri lointain pour les autres, profond pour moi, répond-il, assis au bord de l'Atlantique, sans même un regard pour les parasols. Heureusement qu'il y a la mer, sinon nous serions tous morts.» Délivré du passé et de sa réputation de mauvais garçon, Nozolino raconte un peu de lui et de son enfance sous Salazar. Répression, censure, enfermement. «Je n'ai pas vu de pauvres quand j'étais petit. Tout était blanc, tout paraissait calme, c'était une dictature sereine. Heureusement, mon père a eu cette vision du futur ; grâce à lui, j'ai appris d'autres langues que la mienne. Elles m'ont libéré et j'ai eu accès à d'autres mondes. Moi, je viens de Bob Dylan, des beatniks. C'était un souffle dans le Portugal fasciste. J'avais 19 ans quand je suis parti pour l'Angleterre. Derrière moi, je laissais le souvenir de deux énormes malheurs, Salazar et Pessõa.»

Ce souffle est l'équivalent d'un chagrin que l'on ressent dans «Far Cry», dès les premiers pas au musée de Serralves, l'autoportrait de 1979, l'enfant dans la DS, les squatters, les draps froissés, les deux momies de Coimbra. Quelques images et tout est dit de ses prochaines errances. Car le petit Portugais devenu grand voyageur, Europe, Amérique et même Orient, toujours accompagné des poètes qui lui tiennent compagnie (Pessõa, donc, Pasolini, Carver), avec sa bouée de sauvetage : la photographie. «Je suis un naufragé dans un monde en tempête permanente, et mon radeau, c'est l'appareil photo. Je n'y peux rien si je vois le monde en noir. Voilà, je suis sensible, certaines choses

me sont insupportables. Mais le bonheur, il faut le rappeler, ne se cache pas dans les magazines couleurs, derrière les voitures ou les vraies blondes. La mondanité, la superficialité, et cet hédonisme postmoderne : on est là-dedans et c'est tout ce que je déteste.»

Paulo Nozolino revendique sa sincérité. Marginal ? Absolutiste ? Simplement européen, répond-il, en se passant la main dans ces cheveux noirs qui plaisaient tant à Henri Cartier-Bresson, un autre Européen, bien moins noir et désormais d'un autre temps. Car les photographies de Nozolino ont une odeur tenace, sperme, urine, sang, et l'ombre permanente de la mort : elles font peur.

Au musée de Serralves, dont toutes les fenêtres sur jardin ont été masquées - avec l'accord de l'architecte Siza -, le noir règne en maître. Accrochées les unes aux autres, parfois fusionnelles, les photographies fidèlement tirées par Antoine Agoudjian sont sans illusions. Et chacune détaille la réalité du chaos : l'enfant qui travaille dans la boue (Le Caire, 1992), la fausse démocratie des paradis artificiels (Lisbonne, 1996), le désarroi du XXe siècle, de l'après-Auschwitz à l'après-Sarajevo. Sans oublier les ruines (Beyrouth, etc.), les cadavres. Se retrouver face à Emir Ridsic, tué à quelques mois de son sixième anniversaire, est une expérience brutale. De près, c'est insoutenable, si petit, son corps nu à la morgue. De plus loin, il est une étoile filante, et, tout à coup, enveloppé dans un drap, il se transforme en une île de lumière. Nozolino sourit. Assez de rêves, semble-t-il dire.

Après Paris, Londres et des bouts du monde, Paulo Nozolino est revenu au Portugal. Chez lui ? «C'est une coïncidence. Je suis venu ici, à Porto, vivre une histoire plus vraie, plus solide que toutes les précédentes. Je suis près de la femme que j'aime, près de mes parents et près de la mer. Quand je suis allé à Auschwitz, en 1994, j'y ai vécu dix heures et j'ai eu l'impression d'avoir 100 ans. Au Caire, un homme dans un café m'a dit : "Moi, je suis né pauvre et toi, tu es né riche. Mais je ne t'en veux pas." Aujourd'hui, si j'en ai envie, je peux suivre la montée de l'Everest on line. Après "Far Cry", je peux tout recommencer. Je crois toujours au sacré.»

Le sacré, pour Paulo Nozolino, c'est simple comme une dune dans le désert, les pyramides à la tombée de la nuit, les yeux d'un homme passant devant un verre de thé, la condition humaine dans toute sa splendeur. Et ce poème de Ginsberg qu'il avait recopié à la main, adolescent, et qu'il lance à la fin de la rencontre comme une ritournelle après un exorcisme : «Holy ! Holy ! Holy !».

Brigitte Ollier